



In Mémoriam

Funérailles d'Henri Maitre Yenne - 22 février 2021



En apprenant le rappel à Dieu d'Henri Maitre, nous avons senti vaciller la flamme de la Mémoire. Car Henri Maitre était le dernier résistant savoyard déporté encore vivant, le dernier en Savoie à avoir éprouvé dans sa chair, la barbarie nazie.

Fils d'une famille ouvrière de neuf enfants dont cinq garçons, Henri n'était pas savoyard d'origine mais il l'était devenu par adoption, depuis plus de trois quarts de siècle.

En ce mois de juin 1940, où la France exsangue connaît l'affront de la capitulation, son père, ancien combattant de la Grande Guerre, a réuni ses fils aînés autour de lui, dans leur modeste appartement de Caluire, aux portes de Lyon, pour écouter avec eux, à la radio, cette voix venue d'Outre-Manche, appelant à résister à la soumission.

Lorsque le discours du Général de Gaulle s'achève, un bref silence s'empare de la maison, rapidement interrompu par la voix du père s'adressant à ses fils : « *Mes enfants vous savez maintenant où est votre devoir !* ».

Il n'en a pas fallu plus. L'aîné, Georges, rejoint bientôt Londres où il va être affecté dans une unité parachutiste de la France Libre.

Henri quant à lui, âgé de 17 ans, est employé comme ouvrier de haute précision, à l'usine de Vénissieux de la S.I.G.M.A. qui fabrique des moteurs d'avions. Ayant pris langue avec un réseau de Résistance, il s'emploie à saboter machines-outils et moteurs, afin de les rendre inutilisables par la Luftwaffe qui va s'en emparer. Durant les pauses, il répand subrepticement dans les toilettes et vestiaires de l'usine, tracts et journaux clandestins appelant à s'unir contre l'occupant et ses séides de Vichy.

Mais en 1943, l'instauration du Service du Travail Obligatoire en Allemagne, fait courir le risque d'une arrestation pour tous ceux qui en sont réfractaires. Henri décide alors de quitter la région lyonnaise trop exposée et de rallier la Savoie pour s'intégrer dans une formation de Jeunesse et Montagne basée à Curienne.

Bien vite, il entre en contact avec un groupe de résistants de Challes-les-Eaux. On lui demande bientôt d'assurer la prise en charge de 14 slovènes qui ont été incorporés de force dans l'armée allemande et qui viennent de désertre.

Sous le nom d'emprunt d'Emile, qui désormais va être le sien, il leur trouve un refuge discret sur le territoire de la commune de Traize, dans une grange de Queboutanne. Durant six mois, Henri Maitre, alias Emile, va être le chef de ce maquis atypique.

Mais le danger plane. Aux côtés de l'héroïsme quotidien d'habitants de la région qui acceptent de se mettre en danger pour nourrir ce maquis, fleurit hélas la délation.

Le 29 janvier 1944, les allemands envahissent le plateau, guidés par un traître. La Résistance qui a été alertée de l'imminence de l'opération a pu faire évacuer les Slovénes vers un maquis du département de l'Ain. Mais Emile est hélas demeuré sur place, dans une ferme de la grand-mère de son amoureuse, la jeune Denise Pouchoy de Yenne, âgée de 16 ans. C'était vous Denise !

Il est arrêté par le patron de la police nazie en Savoie, l'Untersturmführer Heinson en personne, et transféré dans l'ancre gestapiste de la villa Ménager à Chambéry où il va demeurer près d'un mois, découvrant et subissant le cynisme et la brutalité aveugle de celui qui veut connaître l'identité d'Emile le patron du maquis des slovénes, ignorant qu'il est là, devant lui à sa merci. Mais Henri ne parlera pas.

IL est un jour transféré en train au camp de transit de Compiègne puis entassé dans un wagon à bestiaux, avec une centaine d'autres résistants voués à la déportation. Le voyage dure trois jours et trois nuits, dans les conditions que l'on imagine et prend fin dans une gare autrichienne sur laquelle on peut lire l'inscription « Mathausen ».

Descendus des wagons à coups de crosse, les voyageurs hagards sont contraints de gravir la rampe qui conduit à une forteresse aux murailles dissuadant de toute velléité de fuite. Mis à nu, tondu désinfecté, chaque homme est tatoué d'un numéro de matricule. Ce sera le 60217 pour Henri.

Et débute la découverte de l'enfer du camp avec ses appels interminables par tous les temps et toutes les températures et surtout le travail d'extraction du granit d'une carrière que l'on rejoint en descendant les 186 marches d'inégale hauteur d'un interminable escalier que l'on devra regravir en fin de journée pour regagner les baraquements du camp. Henri vit dans sa chair ce qu'est l'extermination par le travail inhumain.

Les compétences techniques d'Henri ayant été découvertes, il est dirigé quelques temps plus tard, sur le camp de Gusen, une usine souterraine fabricant les avions Messerschmitt, les premiers chasseurs à réaction allemands. Affecté au bloc du contrôle, il cultive à nouveau l'art du sabotage qui avait été le sien, à l'usine Sigma de Vénissieux.

Il ignore alors que son frère cadet Maurice, demeuré à Lyon, est mort en héros. Apprenti électricien à l'usine Lumière, ce dernier est, lui aussi, entré Résistance, courant novembre 1943. Agent de liaison d'un groupe de l'armée secrète, il a participé à une mission de destruction d'un garage réquisitionné à Lyon par l'occupant.

Victime d'une dénonciation, il a été arrêté le 18 juillet 1944, sur son lieu de travail, par un groupe de gestapistes français. Interné à la prison de Montluc, réquisitionnée par Klaus Barbie, il a subi les pires sévices, au point que, mourant, il a été transféré, dans la journée du 1^o août 1944, à l'hôpital allemand de la Croix-Rousse, où il est décédé peu après son admission. Il n'avait que seize ans.

Pour l'heure, Henri doit lutter contre un nouvel ennemi, le typhus qui vient de l'atteindre. Jour après jour, il s'épuise. Lorsque les troupes américaines libèrent le camp, le 5 mai 1945, Henri est dans un état pitoyable. Il ne pèse plus que 35 kilogs. Il est rapatrié en France par la Croix Rouge canadienne puis hospitalisé à l'Hôpital Claude Bernard à Aubervilliers où on parvient à le sauver.

Ce sera le retour en Savoie, les retrouvailles avec sa chère Denise avec laquelle il convolera en justes noces, le 26 juin 1948. Il œuvrera dans diverses entreprises commerciales pour subvenir aux besoins des cinq enfants du couple.

Et lorsqu'on l'interroge sur ses années de guerre, Henri est peu prolixe, voire réticent. Car il est comme tant et tant d'anciens déportés qui ne parlent pas. Qui répugnent à témoigner sur leur vécu. Qui pourrait croire notre récit sur ce que nous avons enduré ? Ne va-t-on pas passer pour des victimes geignantes voulant attirer la compassion ?... ou pour des héros voulant égrener leurs faits d'arme ? Et puis comment dire l'indicible ?

Il a fallu en 1983, l'arrestation de Klaus Barbie et l'invitation pressante de certains enseignants conscients de l'apprentissage à la citoyenneté qu'ils doivent à leurs élèves, pour qu'Henri accepte de parler. Et là le déclic s'est produit.

Tout le reste de sa vie sera voué à témoigner, car il a compris que le rappel du sacrifice de ses compagnons d'infortune est indispensable à l'éducation de la jeunesse, persuadé qu'il est qu'une Nation qui méconnaît son passé, est condamnée à le revivre.

Dans les collèges, les lycées, dans les associations, dans les cercles les plus divers, parfois fort loin de la Savoie, Henri s'est fait passeur de mémoire. Son éloquence, la puissance de son verbe, sa force de conviction, son émotion communicative ne pouvaient laisser indifférents ses auditeurs accrochés à ses lèvres.

Car Henri ne débitait pas un récit mécanique. A chacun de ses témoignages, c'est cette tranche dramatique de sa vie qui refaisait surface et qui l'envahissait, attirant souvent ses larmes.

Cher Denise, souvenez-vous de ce 5 Mai 2013 où vous étiez avec Henri dans ce camp de Mauthausen où pendant longtemps il n'avait pas voulu retourner.

Il avait été invité, ce jour-là, à prendre la parole, devant le président de la république d'Autriche. Il la prit, mais le poids des souvenirs, en ce lieu d'enfermement sanguinaire dont il avait été l'une des victimes, fut trop fort. Terrassé par l'émotion, il vous laissera achever la lecture de son témoignage.

J'ajouterai, en terminant, que dans les propos d'Henri revenaient souvent, pour ne pas dire toujours, les mots Patrie et Paix.

Oui il aimait parler de la Patrie. C'est pour l'amour de la Patrie, pour sa survie, qu'il s'était enrôlé avec ses frères, au sein des valeureuses cohortes de l'Armée des Ombres, derrière le drapeau tricolore à Croix de Lorraine. C'est aussi pour la Paix et la concorde entre les peuples qu'il a mené sa croisade mémorielle.

C'est le message qu'il avait à cœur de faire passer aux jeunes lycéens et collégiens qu'il voulait convertir en apôtres de la Paix...au nom des siens, au nom de tous ceux qui avaient été les victimes immolatoires de ces années de Nuit et Brouillard où l'homme était devenu un loup pour l'homme, afin que ceux-ci ne soient pas morts pour rien.

Notre Nation l'a reconnu, en élevant Henri Maître au rang d'officier de la Légion d'honneur, après l'avoir décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 39/45 avec palme, de la croix du combattant volontaire de la Résistance, tandis que la Fédération nationale des déportés internés de la Résistance et l'Union des associations de déportés, internés et familles de disparus, le portaient à leur vice-présidence nationale.

Cher Henri, la flamme de la mémoire qui vous avez si magnifiquement entretenue ne s'éteindra pas. Ceux qui n'ont pas subi la guerre mais qui ont découvert votre lumineux engagement patriote, entendu votre exhortation et en ont compris le sens, prendront votre relais. En s'inclinant ce jour, émus, devant votre dépouille, ils vous en font le serment.

Jean-Olivier Viout
*Président du Conseil d'orientation du
Mémorial national de la prison de Montluc
Procureur Général honoraire de Lyon*



Photos : Collections privées

